

Le récit de la Société anthroposophique

Au sujet de l'ouvrage de Lorenzo Ravagli :

Connaissance de soi dans l'histoire — Société et mouvement anthroposophiques au 20^{ème} siècle - Tome 1^(*)

Le premier tome de l'œuvre de Lorenzo Ravagli qui va en renfermer 3, sur l'histoire de la Société anthroposophique est paru à la fin de 2020. Il porte un titre en deux parties : *Connaissance de soi — Société et mouvement anthroposophiques au 20^{ème} siècle*. Il en résulte la première question : de quelle connaissance de soi veut-on parler ? S'agit-il d'une telle collective, définissable au plan sociologiquement scientifique de la Société anthroposophique ou bien d'une telle conquête individuelle de ses membres ? Est-ce qu'il y a un concept stable du « mouvement anthroposophique » ? S'agit-il en cela d'intentions communes des membres vivants de la Société ou bien les défunts et d'autres entités spirituelles sont-ils inclus ? L'auteur se propose-t-il de conduire son exposition seulement jusqu'au dernier tournant du siècle, ou bien envisage-t-il aussi l'évolution de la Société après cela, dans les deux prochains tomes à venir ? (La Société anthroposophique traverse nonobstant dans les premières décennies du nouveau millénaire et jusqu'à présent des changements crisisques.¹)



Au plan thématique, de l'évaluation de la connaissance de soi dans l'histoire de la Société anthroposophique, le vaste travail plein d'exigences de Ravagli eût dû naturellement émaner de la libre université pour la science spirituelle au Goethéanum, de son département anthroposophique général. Pourtant la fondation Ernst-Michael-Kranich, en tant qu'éditrice et la maison d'édition « Glomer.com » ont accouru au secours d'une manière digne de reconnaissance [pour sauver ce projet, *ndt*]. Le chef de projet, Frank Linde, a signé un avant-propos à l'ensemble du projet des trois tomes et il y présente brièvement les membres du *Vorstand* de la refondation de la Société anthroposophique universelle de 1923/24. Selon lui, Rudolf Steiner, en tant que président, avait exigé une « pleine confiance » pour ce *Vorstand* (p.12). Le mouvement anthroposophique « a pu fructueusement se développer jusqu'à présent » (p.14) — une constatation qui se laisse à peine confirmer par l'histoire concrète de la Société. À cet avant-propos de l'éditeur suit une introduction de l'auteur, où l'attention est attirée sur la dimension entrepreneuriale de la Société. Il ne s'agit pas en premier lieu de l'histoire d'institutions ou d'organisations, mais plutôt d'un dialogue querelleur de manière multiple des anthroposophes entre eux (voir p.18). Pour autant qu'il est reconnaissable que l'introduction est pensée en fonction des trois tomes de l'œuvre, elle renferme un ensemble de réflexions herméneutiques qui devraient être indispensables au lecteur. Chaque membre a œuvré, Ravagli insiste là-dessus, — au but d'un inconscient collectif pour en cas de réussite, en arriver à découvrir ses propres résolutions. La communauté des élèves spirituels se rassemble autour des

institutions de la Société dans la conscience que ce n'est pas seulement l'individu qui possède un double, la Société anthroposophique en possède un aussi. Depuis plus d'un siècle, l'histoire de la société se déploie de plus en plus autour d'un mythe fondateur, qui a certes connu maintes interprétations différentes, mais qui est censé encore aujourd'hui avoir des effets stabilisants : ce qu'on a appelé le Congrès de Noël 1923/24.

L'auteur, Lorenzo Ravagli, se trouve à la fois à l'intérieur et à l'extérieur de son sujet. Cette position ambivalente est manifestement devenue utile au projet, à la suite de choses personnellement vécues en parties ou bien des répercussions d'événements historiques importants. Cette situation cache aussi le danger, il est vrai, d'estimations subjectives insuffisamment pondérées. Ravagli ne remet pas seulement un rapport riche en matériaux sous les yeux, il produit dans le même temps un travail avec cela qui constitue un fait concret lequel s'ordonne d'une manière marquante dans le cours de l'histoire et peut y opérer selon toute prévoyance. Avec l'aide de cette publication la

(*) Lorenzo Ravagli : *Selbsterkenntnis in der Geschichte — Anthroposophische Gesellschaft und Bewegung im 20. Jahrhundert*. Band 1 *Von den Anfängen bis zur zweiten großen Sezession 1875-1952* [*Connaissance de soi dans l'histoire — Société et mouvement anthroposophiques au 20^{ème} siècle* - Tome 1 — Des débuts jusqu'à la seconde grande sécession 1875-1952. Landesberg amLech 2020, 518 page, 58 €.]

1 Voir le *Litré* à ce mot, s.v.p. *Ndt*

Société anthroposophique pût se renforcer — en partie pour la première fois — devenir consciente de son évolution, en se sentant libre vis-à-vis des tentatives de prise de conscience de soi le plus souvent épisodiques. Une prise de conscience critique d'un déroulement pût en naître ou se voir facilitée si le travail de Ravagli rencontrât suffisamment d'attention, auprès des porteurs de responsabilités et au sein de la communauté des membres.

Eu égard à l'histoire des scandales du premier tome, les certitudes existantes ou bien les espérances sociétales concrètes se laissent-elles déjà fonder? Après 500 pages de texte, le rédacteur trouve il est vrai une raison et une occasion de formuler une échappée, qui requiert seulement trois pages et demi, portant le titre plein de retentissement « *Impromptu* », et il y parle d'une surprenante faculté de vie du mouvement anthroposophique et de la Société et « de sources d'inspirations spirituelles universelles qui sont loin d'être épuisées » (p.508). Après ces considérations préalables, le recenseur se tourne sur un texte comportant quatre grands chapitres de longueurs différentes.

Le mouvement devient Société

Dans le premier chapitre : « *Préhistoire et histoire de la Société anthroposophique jusqu'à la mort de Rudolf Steiner en 1925* », Ravagli traite un laps de temps de quelques 23 ans (1902 à 1925), dans lequel est née la partie principale de l'œuvre de science spirituelle de Rudolf Steiner. Cette œuvre se déploie en ouvrages, essais, œuvres d'art et par l'expression orale à partir de commencements, dont Steiner a compilé le récit plus tard dans son autobiographie *Mein Lebensgang*. En 1902 Steiner se rattacha à la Société théosophique et se chargea de la position de secrétaire général de la section allemande. Ravagli caractérise les années à partir de 1902 comme « une histoire d'incubation » jusqu'à l'émancipation de la Société anthroposophique de 1913, mais avec un Steiner qui n'est plus à présent fonctionnaire mais plutôt un enseignant spirituel. La Société anthroposophique fût-elle donc censée avoir été couvée par la Société théosophique ?

Les dix ans entre 1913 et 1923/24 ne se déroulèrent en aucun cas sans troubles, ce sur quoi en témoignent les **GA 250 à 260a**, de l'édition complète de Rudolf Steiner. Considérés d'un point de vue structurel, pour l'ensemble de cette période entre 1902 et 1925, il faut rapporter la croissance rapide du nombre de membres, la naissance d'une « école ésotérique » destinée à ceux désireux de progresser, l'introduction de moyens d'expressions artistiques et la préparation, la réalisation et l'inauguration et, peu après celle-ci, la destruction du premier Goethéanum. L'état de désolation de la Société anthroposophique amena Rudolf Steiner à risquer sa refondation complète lors de ce qu'on a appelé le Congrès de Noël. Selon ses propres déclarations (par exemple, dans les volumes **GA 253, 257, 259**) il y avait dans la communauté des membres, de fortes tendances sectaires, à l'encontre desquelles il fallait lutter. Comme cela se révéla plus tard, l'inclination au sectarisme n'a pas disparu ensuite non plus même après le « Congrès de Noël »

Ravagli décrit l'ensemble de la phase d'édification à partir de 1902 jusqu'au « Congrès de Noël » dans une vue d'ensemble et sans s'arrêter, ni entrer dans les détails, sans entrer dans les expériences de l'école ésotérique ni faire mention de l'expérimentation manquée d'une « Société pour la façon et l'art théosophiques (*Gesellschaft für theosophische Art und Kunst*) », par laquelle la volonté d'initiative des membres dirigeants était censée se voir soutenue. Le « Congrès de Noël » eut lieu du 24 décembre 1923 au 1^{er} janvier 1924, dans l'édifice en bois de la « scierie », épargnée par l'incendie du Goethéanum. Huit cents membres y prirent part. On avait en vue la fondation d'une Société mondiale² qui était censée agir à côté et « au dessus » des Sociétés nationales autonomes. Steiner constitua et présenta, dans des conditions plus ou moins d'ultimatum, un *Vorstand* de six membres, parmi lequel lui-même comme président. En plus il expliqua : « *Avec cela, du fait que je suis moi-même devenu président de la Société, le mouvement anthroposophique s'est uni à la Société anthroposophique.* » (citation p.85). À côté du nouvel ordonnancement des conditions sociétales, Steiner annonça la mise en place d'une université ésotérique, dont il se chargeait lui-même de la direction. Pour fixer tout cela par écrit, il fit soumettre aux votes des membres présents des statuts formulés par lui-même d'une Société anthroposophique [universelle, celle-là, *ndt*] et les fit adopter. Au cours du Congrès, il proposa un texte rédigé à l'instar d'une prière en quatre volets, composée par lui et caractérisée comme « Parole³ de la pierre de fondation » de la nouvelle Société anthroposophique universelle dont il fournit lui-même l'interprétation détaillée.

Désemparés et surmenés

Le Congrès marqua profondément les membres qui y prirent part, surtout sous l'aspect d'une intervention de Steiner comme un maître [ou Hiérophante moderne, *ndt*] des Mystères. Quelques membres seulement surent mettre en ordre de manière réaliste la dimension des attentes de Steiner. Ravagli écrit (p.89) que les attentes de Steiner étaient à estimer — selon lui [style indirect ici, *attention ! ndt*] — certes en étant formulées comme une exhortation mais dans un sens « prescriptif optatif » et donc précisément pas de manière indicative, à l'instar d'un ordre de fait déjà intervenu ou bien sur le point de naître. Cette observation de Ravagli est d'une importance centrale et renferme une interprétation et une attente de nature préalable, anticipatrice en ce qui concerne le long reste du siècle à venir.⁴ Ce qui valait à ce

2 « Universelle » est aussi envisageable, pour la distinguer de l'actuelle « générale » *Ndt*

3 Parce que déposée de fait dans le cœur de chaque membre présent alors, en guise, précisément, de « pierre de fondation » suprasensible. *Ndt*

4 Sur l'attente anticipatrice en question et toujours ouverte, voir, par exemple à titre de symptôme, le roman de Thomas Meyer : *Der unverbrüchliche Vertrag*, qui parut en 1998.

moment-là tout d'abord : Steiner avait dû observer des phénomènes d'érosion au sein de la communauté des membres avant le Congrès de Noël, il attendait donc à présent, avec la refondation et l'inauguration d'une nouvelle école ésotérique, des réactions les plus impatientes de la part de cette communauté.

Ravagli note : « L'histoire de la Société anthroposophique et de l'université libre, après la mort de Steiner, devait être marquée dans une mesure considérable de conflits autour de l'interprétation de ces déclarations [on veut dire ici les indications de Steiner durant le Congrès — G.R.]. Or ils sont d'une importance centrale pour la compréhension de l'histoire de la Société. Après la mort de Steiner [15 mois après la fin du Congrès — G.R.] des débats sans fins surgirent sur la question de savoir si le *Vorstand* était encore ésotérique et que fallait-il encore entendre et comprendre autour de cet adjectif ? Ou bien pour le formuler d'une manière concrète : Qui est le successeur légitime de Rudolf Steiner ? » (p.89).

Rudolf Steiner mourut le 30 mars 1925, à l'issue d'un engagement de travail sans exemple de 9 mois (de janvier à septembre 1924). Ses espoirs d'une percée spirituelle au sein de la communauté des membres ne se concrétisèrent point et il avait renoncé, pour cette raison en effet, à tout règlement de succession. Personne ne peut aujourd'hui savoir, quelle autre raison ou plus encore, se trouve à la base de la mort de Rudolf Steiner dont le dossier médical [*Krankenakte*] n'est pas accessible. Le maître spirituel laissa donc derrière lui une Société désorientée.

Marie Steiner-von Sivers qui, plongée dans un scepticisme résolu vis-à-vis de l'état vrai de la Société anthroposophique, ne publia les textes du Congrès de Noël qu'en 1944 (**GA 260**), fit part de sa réflexion dans l'avant-propos « *Nous étions bien tous appelés, mais non pas élus. [ausgewählt]* » (citée à la page 85). Cette déclaration devrait être inversée, selon la manière de voir de Ravagli : nous, les membres du *Vorstand* de 1923/24, étions certes choisis [ou bien *ausgewählt* (sélectionnés) — G.R.], mais non pas appelés. Une fois encore, selon Marie Steiner : « *Nous n'étions pas à la hauteur de l'appel.* » (ebd.) Ce coup d'œil en arrière après vingt ans, rend vraisemblable qu'au moment précis du Congrès une supra-exigence énorme fut donc posée à l'ensemble de la communauté des membres et chargée, par Rudolf Steiner, sur l'entreprise *Société anthroposophique*.

En route vers la dictature

Le second chapitre « *Catastrophes sociales en cascades* » englobe, sur 103 pages, huit sous-chapitres. Il est introduit par un faire-part de décès de Rudolf Steiner singulier et émouvant. Un état profond de perplexité s'installe à l'intérieur du *Vorstand* restant (Marie Steiner, Albert Steffen, Ita Wegman, Elisabeth Vreede et Guenther Wachsmuth) ainsi que dans la communauté des membres, après la mort de Rudolf Steiner : « Steiner laissa derrière lui une Société qui n'a pas maîtrisé jusqu'à aujourd'hui la perte de son fondateur. Il laissa derrière lui un projet grandiose, le projet d'une université libre pour la science spirituelle et celui du premier et unique lieu des Mystères du 20^{ème} siècle. [...] Il mourut sans désigner de successeur et sa dernière parole fut un silence. » (p.103) Les cinq membres du reste du *Vorstand* se retrouvèrent devant la question de savoir comment fallait-il poursuivre [l'œuvre, ndt] avec la Société anthroposophique et l'université libre. Presque cent ans plus tard, dans le coup d'œil en arrière on peut remarquer — rien que, déjà, à partir des informations publiées dans la *Feuille aux membres (Nachrichtenblatt)* de l'époque, *Was in der Anthroposophischen Gesellschaft vorgeht* (Ce qui se passe dans la Société anthroposophique) — que dans les quelques jours qui suivirent, au plus loin dans les semaines suivantes, après ce départ à peine tenu pour possible du maître et guide, s'ouvrit une « fenêtre du temps » en vue de résolutions libres et concrètes, une « épreuve de confirmation » pour l'individualisme éthique : que pouvait-on encore être capable d'atteindre sur la base de l'état de la recherche spirituelle jusqu'à 1925 ?

Avec une connaissance impressionnante et concrète de tous les aspects, Ravagli dépeint le délabrement de la direction dornachoise, dans les dix ans qui suivirent de 1925 à 1935. Une lutte autour du testament de Steiner s'annonça bientôt et Madame Wegman introduisit la lecture des textes de l'université — une résolution fatale dans son orientation qui continue d'agir jusqu'au temps présent. Le reste des cinq membres du *Vorstand* se divisa en douloureuses querelles de direction, stimulées par leurs partisans que Ravagli dépeint de manière authentique. Par l'Assemblée générale de 1935, Mesdames Wegmann et Vreede [toutes deux d'origine néerlandaise, ndt] furent finalement expulsées du *Vorstand* des « appelés », et des grands groupes de membres appartenant à diverses Sociétés anthroposophiques nationales furent également exclus. Un discours du comte Poltzer-Hoditz à cette occasion, lequel résonna sans aucun écho et resta sans effet, s'avère d'un intérêt qui demeure certain, quoi qu'il en soit.⁵

La situation de l'université en ces années a été décrite récemment par Johannes Kiersch dans son ouvrage *Rudolf Steiners Weg zur freien Esoterik [Le cheminement de Rudolf Steiner vers un ésotérisme libre]* (Dornach 2019). Ravagli décrit les événements de ces années d'une manière exemplairement informée. Par de larges traits tirés des carnets de notes journalières d'Albert Steffen, il peut montrer la manière dont dans les années jusqu'en 1935 la dictature-Steffen (*Steffen-Diktatur*)⁶ se mit peu à peu en place.

5 Oui, c'est vite dit : il faut quand même savoir que le comte Poltzer Hoditz sollicitait d'**attendre**, simplement, afin que la confiance que l'on peut toujours attendre de la part du monde spirituel, si la cause est juste — ait tout simplement le temps de se manifester. Ce n'est pas le lieu d'en dire plus ici, mais il se trouvait effectivement des personnalités isolées pouvant effectivement avoir le temps de venir s'associer à ceux qui se trouvaient désemparés pour les aider.
Ndt

6 Remarquez, ici, s'il vous plaît qu'il ne s'agit ici en aucun cas d'un cas au génitif. *Ndt*

Le troisième chapitre, plus bref, intitulé « *Querelle autour du vrai héritage* » englobe les années 1936 à 1952 et avec cela aussi, la seconde Guerre mondiale [en Suisse, s’entend, *ndt*]. Après l’exclusion de 1935 et l’interdiction de la Société anthroposophique en Allemagne et dans les régions occupées, la Société se retrouva significativement affaiblie. Un désaccord se cristallisa lentement entre Albert Steffen et Guenther Wachsmuth d’une part et Marie Steiner von-Sivers d’autre part. Madame Steiner von-Sivers pressa à plusieurs reprises en vue d’une entente, mais n’y parvint pas. À cause de son âge qui avançait, elle commença à régler la succession de Rudolf Steiner dont elle disposait par héritage, pour le cas où elle vînt à mourir. En 1943, elle fonda par son initiative la *Verein für Verwaltung des literarischen Nachlasses von Dr. Steiner* [Association pour l’administration de l’héritage littéraire du Dr. Rudolf Steiner] et la plaça dans le cadre de son propre héritage à elle. Albert Steffen, le président de la Société anthroposophique et Guenther Wachsmuth, le trésorier de celle-ci, dès qu’ils en furent informés, contredirent la fondation de cette association. Ils ignorèrent dès lors le testament commun au couple Steiner de l’année 1915.⁷ Cette querelle qui éclata et prit dès lors une tournure publique ne fut plus menée alors que sous une forme écrite, avait connu une forme antérieure, peu après la mort de Rudolf Steiner, au moment où la validité du testament fut mise en doute une fois déjà sous le renvoi à un soi-disant « Congrès de Noël » possédant une validité juridique supérieure.

Conflits qui enflent

En souterrain et presque sans être consciemment perçu par les personnalités qui donnaient le ton, la Société anthroposophique au milieu du siècle dernier se trouvait grevée par un autre conflit qui avait pris naissance pareillement en 1924/25 et qui continuait d’agir sans être reconnu en tant que tel. Ravagli attire l’attention sur le fait que Marie Steiner von-Sivers n’était apparemment pas consciente de la problématique constitutionnelle de la Société dont il s’agissait (Voir p.218). En 1924 — pendant la maladie de Rudolf Steiner — et en 1925, le statut juridique de cette refonte de Société devait être réglé vis-à-vis de sa relation avec l’association *Goetheanum Verein*⁸ mais cela échoua. Diverses méprises des responsables menèrent par surcroît à la situation où les membres ne furent plus en mesure de savoir dès lors à quelle société ils se trouvaient véritablement appartenir.

Le troisième chapitre de l’ouvrage de Ravagli s’achève avec la mort de Marie Steiner von-Sivers le 27 décembre 1948. Steffen et Wachsmuth furent désormais les seuls maîtres à bord au Goetheanum. La conscience de soi de Steffen comme président, le soutint durant les années suivantes jusqu’en 1952. Ce n’est que bien plus tard que se révéla combien les responsables principaux et leurs partisans s’étaient mépris au sujet de la vraie situation de la Société anthroposophique — avec le fragment d’une université au milieu. Ces égarements continuent d’avoir des répercussions encore partiellement jusqu’à nos jours, en particulier sous la forme de l’acception selon laquelle on pût directement se rattacher au « Congrès de Noël », en édifier les impulsions et les réaliser.⁹ C’est pourquoi c’est foncièrement à propos que Ravagli, intitule son quatrième chapitre : « *La veuve et le dauphin. Une percée psycho-historique profonde* » (avec dans l’ensemble 32 sous-chapitres) en faisant une exposition richement détaillée et en reprenant une fois encore le processus jusqu’en 1933, qu’il poursuit ensuite jusqu’à son achèvement vers 1952.

Avec ce titre de chapitre, Ravagli vise cette opposition qui déjà opérait d’une manière pré-historique et qui s’est ensuite construite lentement entre Marie Steiner-von Sivers, la compagne indispensable de Steiner depuis 1901/02 et co-fondatrice de la Société anthroposophique — dont Rudolf Steiner exprima toute la reconnaissance qu’il avait à son égard, confirmée même encore à la veille de sa mort, en raison de la compréhension et la capacité de jugement de celle-ci — et celui qui, introduit lors du Congrès de Noël en tant que successeur de Steiner (avec le droit de succession?), Albert Steffen, centré sur soi et très sensible — « tous deux unis, il est vrai à divers degrés, dans leur antipathie à l’égard de Ita Wegman, le second amour de Rudolf Steiner »¹⁰. Ce n’est pas sans motif que Ravagli tente une telle percée psycho-historique profonde, car quelque chose se présente de nature archétype dans cette opposition. Madame Steiner-von Sivers intériorisa à la fois la perte de son époux et de son maître ésotérique et tenta de sauver l’héritage de celui-ci. Elle était au plus profondément convaincue de la vertu opérante des résultats cardinaux et documentés de l’investigation spirituelle de celui-ci. Steffen se voyait, (et aussi) comme artiste, qui se pensait président de la Société anthroposophique, devoir s’attendre à être reconnu de tous côtés. Steffen était-il un « dauphin » ? L’exposition consciencieuse de Ravagli de ces années tourmentées se déroulant finalement de manière hostile, laisse reconnaître que lui-même aussi, en tant que chroniqueur, s’interroge encore sur l’élément archétype de ces événements. Marie Steiner-von Sivers était en quête d’un arrêt et d’un soutien dans son souvenir et

7 Ici aussi il faut savoir que ce fut une année « très difficile » pour la Société anthroposophique de 1913, la première du nom. Voir un livre qui n’a pas été traduit en français à ma connaissance : *Probleme des Zusammenlebens in der Anthroposophischen Gesellschaft – Zu Dornacher Krise von Jahre 1915* (GA 253). Là aussi, ce n’est pas le lieu ici d’en dire plus. *Ndt*

8 Ici, il s’agit d’une association relevant du droit d’administration et de gestion commerciales suisses permettant, entre autres, par exemple l’exploitation commerciale du Goetheanum en tant que salle de spectacle publique. Le « ratage » en question s’explique entre autres déjà par l’incompatibilité entre des objectifs de vie spirituelle libre et des objectifs purement économiques. (Voir les article de Wilfried Heide, autour de 1998-2000) *Ndt*

9 Un anthroposophe s’était bien rendu compte de cela, Willfried Heide (cofondateur de l’impulsion anthroposophique de Achberg), et avait fait des propositions de remise en conformité spirituelle des statuts (respect des principes de la *Dreigliederung*, p. ex.) dans le cadre d’une véritable Société anthroposophique universelle autour des années 2000, en tentant d’éveiller un sursaut de conscience des membres internationaux, mais en vain. *Ndt*

10 Guillemets du traducteur : [...], « *beide einig in allerdingen in verschiedener Abstufung, der Abneigung gegenüber Rudolf Steiners zweiter Liebe Ita Wegman.* » *Ndt*

dans le fait concret de l'œuvre imprimée. Steffen, sous la forme impalpable, métaphysique du « président ». (Où donc subsiste-t-il sinon encore de tels « présidents » dans le monde d'alors ?¹¹)

Espoir et catharsis

Au moment où Marie Steiner von-Sivers mourut dans sa retraite à Beatenberg en Suisse, sur le lac de Thoue, les confrontations s'intensifièrent autour de l'héritage. Les maîtres, se trouvant toujours sous un statut ésotérique (Steffen et Wachsmuth) crurent pouvoir se placer au-dessus de la situation juridique dont le sens est clair et perdirent le procès s'y rattachant. Cela n'est pas étonnant, la Société anthroposophique, négligée comme jamais, n'avait-elle pas échouée aussi à se reconnaître comme une communauté juridique. Le jugement du Tribunal cantonal de Solothurn représente, comme le développe Ravagli, pour la Société anthroposophique et l'université libre — restée désœuvrée — le point absolument le plus bas.¹² À un endroit qui n'est pas à déterminer de manière claire, surgit la métaphore du « rapt de l'ésotérisme », avec la conséquence d'une nouvelle divergence de vue.

Marie Steiner von-Sivers était, comme le réfère Ravagli, de l'avis que la Société anthroposophique eût dû développer une conscience-Je, au sens bon comme mauvais (voir p.449). La contemplation rétrospective et l'expérience qu'elle provoque des événements de la Société, eussent dû avoir eu ensuite une action cathartique. Or une telle catharsis n'eut jamais lieu, à aucun moment. De l'Assemblée générale de 1947, Emil Leinhas, l'un des rares observateurs à qui l'on puisse se fier, rapporta : « *Pour les excès sauvages qui se déroulèrent ici, on ne peut plus rendre réellement responsable aucun être humain individuel. Il régnait une telle excitation et atmosphère enfiévrée que l'on doit dire que les gens ne savaient plus réellement ce qu'ils faisaient. Le niveau de l'assemblée était indescriptible.* » (p.451) Le lecteur de Ravagli, jusqu'au compte rendu de la fin du processus en 1952, s'interrogera possiblement quant à savoir pour quelle raison il dût s'occuper de tels événements regrettables — parmi lesquels le déni total d'Albert Steffen. Ravagli aura encore à faire le compte rendu de sa recherche sur de nouvelles confrontations dans les deux tomes à venir. Peut-on compter encore pour la seconde moitié du 20^{ème} siècle et au-delà, cela étant, avec des effets de catharsis ?

La libre université, l'ultime fragment qui reste, il est vrai, du projet de Rudolf Steiner, arrêta quelques années durant, dans le contexte de la seconde Guerre mondiale, son activité du lectorat, c'est tout juste si l'on a pu rendre justice au département d'anthroposophie générale pour sa mission de recherche. Seule de nouvelles initiatives totalement nouvelles, pourraient opérer ici. Ce thème, non pas historique, mais beaucoup plus actuel, Ravagli ne l'a pas — encore — mentionné. L'appel qu'on entend ici ou là à un retour aux intuitions anciennes — lesquelles ? — ne pourra pas sauver la Société anthroposophique.

L'œuvre de Lorenzo Ravagli débordera finalement au-delà des cent ans d'évolution de la Société théosophique et anthroposophique. Jamais il n'y eut une telle manière d'approcher les faits dans une œuvre jusqu'à présent. À partir d'une connaissance de l'histoire jusqu'à une connaissance générale de soi de ce genre, on ne peut jamais renoncer à une telle recherche qui s'appuie toujours sur des faits. La question est posée quant à savoir en effet si une réelle connaissance de soi — à partir des débuts mêmes — est encore possible. Lorsque les trois tomes se présenteront nous saurons — également s'il y a encore assez d'esprits libérés¹³ qui sont capables, à partir d'un tel recueil gigantesque de faits, de tirer les conclusions jutes.

Die Drei 1/2021.

(Traduction Daniel Kmiecik)

Il va de soi que les notes (Ndt) sont sous la seule responsabilité du traducteur. Ndt

Günther Röscher est né en 1935, il fut directeur administratif à Munich et il agit depuis de nombreuses années comme conférenciers, directeur de séminaire et auteur.

11 Effectivement, où en sommes-nous donc nous-mêmes pour pouvoir être capables d'en juger ? Ndt

12 Voir :*Au sujet du jugement du Tribunal Cantonal de Dorneck-Thierstein du 2-3 février 2004* (Extraits du greffier Thomas Fischer du 9-10 mars 2004), traduction jointe. Ndt

13 Un tel esprit appartient désormais au courant des râleurs (*Schimpfströmung* en allemand anthroposophique alémanique), lequel les accueillera bien volontiers, car à partir du moment où une autorité quelconque décide qu'un tel courant pût jamais exister, il va de soi que tous ceux qui sont chrétiens, ou mieux « cathares », se doivent nécessairement d'y appartenir au plus justement. Ndt